

Opéra de Marseille

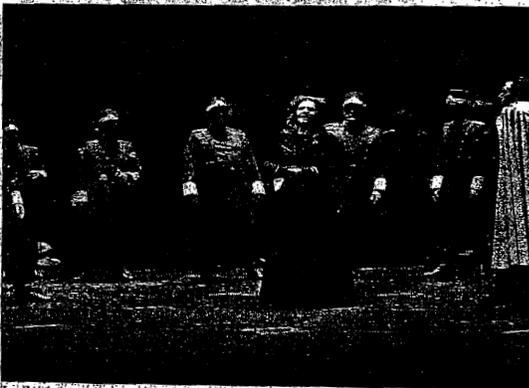
Du bon... et du moins bon

Très applaudie, la Première du « Trouvère » de Verdi inaugurant l'année lyrique, même si cette représentation n'a pas été absolument idéale.

PROMETTEUSE est ainsi l'aveu que l'on a fait à ces colonnes. Bonheur de la saison lyrique phocéenne avec le « popotage » ouvert de Verdi. Alors, cette « Première » dite de la - quoique sans les manifestations spectaculaires transmissibles (si le 46^e ditonné de nos collègues) - où l'on remarquait la présence de pas mal de personnalités, dont le maire de la ville (cas rare, vu son peu de goût pour l'opéra...) et le directeur précédent de l'Opéra, les promesses évoquées n'elles ont été tenues ? Oui, et

superbes : chœurs, orchestre, tenor, mezzos.

Oui, parce qu'il y a beaucoup de bonnes choses dans cette nouvelle production, où un succès incontestable, avec un rideau final et chaleureux applaudiements de la part d'un public ne s'attendait pas à entendre encore plus nombreux. Les chœurs, d'abord, des hommes, surtout, impeccablement dirigés par Pierre Odio : sensationnels, car ils ont été très efficaces sur le plan musical, alors que leurs morceaux sont généralement bien connus, mais ici ils se jouent comme des héros d'un nouveau jour. L'orchestre ensuite, romantique à souhait, des plus « verdians », dirigé par le chef passionné qu'est Eyelino Pido, sans la douceur romanesque la violence ; ne voyant jamais le chant, tout en prenant à chaque instant, sa juste place. Quelques « seconds rôles » se sont avérés fort convaincables, telle l'Inès de Nicole Fournie, tel le Ferrando de Carlo Cigni. Quant au « duo » slave, il fut véritablement fascinant,



La Babéonnette Azucena (Mzia Nioradze), mère supposée du Trouvère, vient d'être arrêtée. (Photo Christian DRESSE)

constitué de deux voix des plus rares, ajoutant à la réputation de « tenor-pianissimo » qu'est le Russe Vladimir Galouzine (Mantico) déjà plébiscité à Marseille pour son Calaf de Turandot. Puis, un ténor, riche, chaste, souple, et d'une netteté de la voix jointe à une technique sans faille et à une remarquable adéquation avec le répertoire italien. Ajoutez à cela un physique agréable et un jeu correct, ce qui n'est pas si fréquent chez cette catégorie de chanteurs : On se souviendra longtemps de son interprétation de « Di Quella Pira / Amour, sublime amour... » au charme envoûtant. Quant à la Géorgienne Mzia Nioradze, au timbre chaud et cuivré, incarnant la pitane Azucena avec intelligence et sensibilité, se jouant même des si-

gus les plus périlleux. On s'attendait à l'appeler dans l'opéra ou dans le « Trouvère ». Don José Galouzine (qui, curieusement, en a ici l'apparence...).

Moins convaincants : soprano, baryton, réalisation visuelle

Concernant les points faibles de cette réalisation, la soprano (Ines Salazar / Leonora) qui certes, possède une voix sûre, agile, étendue, appréciée dans le pur lyrisme, mais manque d'intensité dramatique et de résonance sombre dans le célèbre *Miserere*, entre autres passages. Le baryton Robert Hyman dans le rôle du Conte parut parfois assez pâle, mais l'on peut penser qu'il se bonifiera aux représentations suivantes.

En revanche, les décors, passe-partout, pauvres,

esqueltiques même, plutôt vieillots, sont souvent inéligibles (du moins Jean Noël Lavesvre), éclairés (si l'on peut dire, car l'obscurité a souvent occulté le cadre de l'action) sans grande recherche. Quant à la réalisation scénique de « notre » Charles Roubaud (toujours irréprochable directeur d'acteurs), transposant ce drame moyenâgeux à l'époque de Verdi, pourquoi pas ? Soulignée par les costumes très « XIX^e siècle » des plus seyants imaginés par Katia Duflot, elle reste trop traditionnelle et trop sage, nettement moins inspirée que ses mises en scène des ouvrages allemands de Wagner et de Richard Strauss. Pourtant, le premier acte, s'ouvrant de manière assez étonnante, sur une chambre de militaires qui évoque celle de l'opéra de Bayreuth, nous faisait augurer de plus d'invention pour les tableaux suivants.

D'où, donc, une certaine déception ; mais comment peut-il être autrement pour cet ouvrage si difficile à « monter », et si connu qui nécessite tant de soutiens personnels ? Une déception vite balayée tout de même par le réel plaisir procuré par les nombreuses « bonnes choses » énumérées au-dessus...

Simone SERRET

Le Trouvère, de Verdi, les 27, 28, 29, 30 et 31 octobre à l'Opéra de Marseille, 04.91.55.11.10

Had magnificent voice with the warm timbre who sang with great intelligence and emotion.